

mademoiselle de Férias et les vôtres; je le comprends. Permettez-moi cependant de vous affirmer que la pensée de manquer de respect à mademoiselle de Férias ou à vous m'a été aussi étrangère que peut vous l'être celle d'offenser le Dieu dont vous attendez votre salut... Vous ne me connaissez pas, monsieur le marquis, et les préventions dont vous êtes animé en ce moment vous disposent mal à me croire sur parole;... mais la vérité pourtant a bien de la puissance, et je me flatte que vous en reconnaîtrez l'accent, même dans ma bouche. — Raoul fit une courte pause et reprit : — Vous ne me connaissez pas, mais vous connaissez mademoiselle de Férias, et vous pouvez facilement imaginer quelle sorte d'attachement lui serait consacré, si jamais elle rencontrait un homme qui fût capable et digne de l'apprécier... Eh bien monsieur, je vous supplie de supposer un instant que je sois cet homme, que mon naturel, que le tour particulier de ma pensée et de ma vie m'aient préparé autant que possible à bien comprendre tout ce que vaut mademoiselle de Férias, à lui rendre tout entier le culte d'admiration, d'estime et de tendresse qu'elle mérite... à bien concevoir enfin toute la plénitude de bonheur qu'une creature si noble et si parfaite répandrait sur la destinée à laquelle elle daignerait s'unir... Veuillez vous souvenir que ce rêve m'a été permis un jour comme une espérance... et qu'on me l'a soudain brisé dans le cœur... sur les lèvres... et je vous demande à vous-même, monsieur, à vous pour qui je suis un étranger et presque un ennemi, — je vous demande si vous n'avez pas pitié de ce que j'ai dû souffrir !

À ces derniers mots que le jeune homme avait prononcés avec une mâle émotion, la marquise détourna un peu la tête et toussa légèrement.

— Monsieur, dit le vieux marquis, vous vous exprimez avec chaleur, et, je le crois, avec sincérité; mais je vous le demanderai à mon tour, si vous vous êtes formé une juste idée du caractère de ma petite-fille, quel avantage avez-vous pu espérer d'une tentative, — d'une démarche que je veux bien qualifier simplement de romanesque ?

— Mon Dieu ! monsieur le marquis, reprit Raoul avec un triste sourire, il ne faut pas exiger d'un homme qui se débat dans l'agonie d'un naufrage une parfaite maturité de délibération... Il s'attache à tout... Un moyen s'est offert de me rapprocher de mademoiselle de Férias, de me remettre sur son chemin... je l'ai saisi ! Et cependant, monsieur, mon entreprise n'a pas été tout à fait irréfléchie... J'avais une espérance que la raison et l'honneur peuvent avouer. Autant que j'ai pu le savoir, c'est au nom des scrupules de sa conscience que mademoiselle de Férias a repoussé des vœux qu'elle n'ignorait pas... Eh bien, monsieur, je savais que chez mademoiselle de Férias la fermeté rigoureuse — trop rigoureuse peut-être — des principes n'exclut pas la générosité du cœur... C'est à son cœur que j'ai tenté de faire appel, c'est sa générosité que j'ai espéré toucher en lui montrant sous ses pieds un homme qui, comme elle le sait, ne fait point métier de s'humilier.

— Je suis sensible, monsieur le comte, à vos explications, et j'avoue qu'elles vous concilient jusqu'à un certain point mon intérêt; mais cet intérêt, vous le comprenez, ne saurait me faire oublier ce que je dois au repos et à la dignité de ma petite-fille. Je ne puis donc que solliciter de vous le témoignage de déférence que vous avez bien voulu nous promettre.

— Soyez assuré, monsieur, que je ne vous le refuserai pas, si vous jugez, après y avoir réfléchi, qu'en m'enlevant mes dernières espérances vous ne frappez que moi, si vous approuvez pleinement les principes auxquels mademoiselle de Férias me sacrifie, si vous pensez enfin que l'homme qui vous parle était vraiment indigne d'entrer dans votre famille et de faire le bonheur de votre enfant. Dans un instant pour moi si solennel, et où je

joue sur une partie suprême toute ma destinée, souffrez-moi la franchise la plus entière, la plus inusitée. Ne me défendez aucun argument, si délicat qu'il puisse être... Souffrez que j'essaye d'intéresser à ma cause votre sollicitude même pour l'avenir de celle que vous chérissez à si juste titre ! Laissez-moi vous le rappeler, et mademoiselle de Férias ne me démentira pas... car elle ne saurait dire que la vérité, — son cœur ne me repoussait pas... Ce sera la fierté et peut-être le désespoir de toute ma vie que d'avoir été un instant honoré de sa sympathie... Eh bien, cette sympathie, qu'un tel cœur sans doute n'avait pas accordée légèrement, comment l'ai-je perdue ? Sur un seul mot, sur une parole, — sinon mal comprise, — au moins bien rigoureusement interprétée ! Je respecte et j'admire les principes religieux de mademoiselle de Férias;... mais n'ont-ils pas même à vos yeux, monsieur, quelque chose de l'intolérance de la première jeunesse ? Ne perdront-ils rien de leur inflexibilité au contact de la vie et de l'expérience ? La résolution qu'ils ont dictée à votre petite-fille ne sera-t-elle jamais sujette, — le croyez-vous !... à quelque secret repentir ? Pensera-t-elle toujours, comme aujourd'hui, qu'elle a bien fait de séparer, de désoler deux existences dont l'union lui avait semblé à elle-même présenter plus d'une condition de bonheur ?... Et pourquoi ? Parce que l'homme qui l'aimait si profondément, — était un homme de son temps, un enfant de son siècle, — et peut-être un des meilleurs, car si je suis un incrédule, je ne suis pas un impie ; mon incrédule n'est ni agressive ni triomphante, — elle est triste et respectueuse. Je vénère et j'envie ceux qui possèdent la vérité. Pour moi, je la cherche dans toute la sincérité et dans toute l'amertume de mon âme. Voilà donc ce que je suis, monsieur. Que mademoiselle de Férias, jeune comme elle l'est, élevée loin du monde, ait pensé qu'une telle situation morale ne pouvait se concilier avec aucune vertu, aucun honneur, aucune bonne foi, je le comprends;... mais j'en appelle, monsieur, à l'expérience et à la charité de votre âge;... croyez-vous qu'elle ne se trompe pas ? Croyez-vous qu'un incrédule comme moi soit vraiment incapable de tout sentiment honnête et loyal, qu'il n'ait rien de sacré dans l'âme, qu'il ne puisse rien aimer, rien respecter, rien adorer dans ce monde, — ni son père, ni sa femme, ni son enfant ? Ah ! si vous le pensez, je vous atteste, monsieur, que vous me méconnaissez, — je vous atteste, au nom même des sentiments dont je suis pénétré devant vous, — que le plus saint respect peut entrer dans un cœur où la foi n'est pas !

M. de Férias échangea un regard avec la marquise, et répondit ensuite avec une sorte d'abandon :

— Mon Dieu ! monsieur le comte, admettons pour un moment que les principes de ma petite-fille, érigés en règles pratiques de la vie, puissent être en effet taxés d'exagération regrettable... Que pouvons-nous faire, madame de Férias et moi, dans la circonstance ? Il ne saurait être question ici d'user de notre autorité... Que pouvons-nous donc ? Que venez-vous nous demander ? Je vous interroge sincèrement, car, ayant égard à ce que vos sentiments et votre situation semblent offrir d'intéressant, nous serions disposés, madame de Férias et moi, à vous donner, dans la limite de nos devoirs, un témoignage de notre sympathie.

— Eh bien, monsieur le marquis, dit Raoul avec son plus doux sourire, ne me chassez pas, voilà tout ce que je vous demande... Laissez-moi le temps de désarmer, d'apaiser des scrupules que vous-même jugez excessifs... Laissez-moi, comme autrefois Jacob, servir sept ans, s'il le faut, pour gagner le cœur et la main de Rachel !

— Pardon, mon cher monsieur, reprit le vieux marquis en souriant à son tour ; mais vous oubliez que la réputation de ma petite-fille pourrait être compromise dans cette expérience.

— Comment le serait-elle, monsieur le marquis ? Il